



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

# FEUILLET DE ST SYMÉON

N°288 DIMANCHE DES FEMMES MYRRHOPHORES COMPLÉMENT 2025

Le présent feuillet complète les feuillets N° 14, 73, 125, 179 et 235 des années précédentes, que l'on peut télécharger aux adresses

- <http://saintsymeon.fr/feuillets2020/feuillet014.pdf>
- <http://saintsymeon.fr/feuillets2021/feuillet073.pdf>
- <http://saintsymeon.fr/feuillets2022/feuillet125.pdf>
- <http://saintsymeon.fr/feuillets2023/feuillet179.pdf>
- et • <http://saintsymeon.fr/feuillets2024/feuillet235.pdf>

**Homélie prononcée par le P. Boris Bobrinskoy**  
**Deuxième Dimanche après Pâques 1984**  
**Les Femmes Myrrhophores**

Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit.

En ce deuxième dimanche après Pâques, après la parenthèse, dirais-je, de saint Thomas dimanche dernier et toute la semaine, nous revenons aux célébrations coutumières, pascales proprement dites. Ceux qui assistent aux matines, aux vigiles du samedi soir, entendent et réentendent le chant du canon pascal. Ce canon ne célèbre pas seulement la résurrection du Christ. Il joint, ainsi que tout l'office de Pâques du dimanche, il joint au mystère du Christ ressuscité la louange des femmes myrrhophores particulièrement aujourd'hui. Ce dimanche est le dimanche des myrrhophores, c'est-à-dire des femmes porteuses d'aromates, porteuses de myrrhe. L'Église célèbre leur louange en adjoignant également la mémoire de Saint Joseph d'Arimathie, le noble Joseph, et de saint Nicodème, ce pharisien qui était venu la nuit, par crainte des juifs, parler et interroger le Seigneur.

Il est bon d'évoquer ses figures, ces belles, nobles, modestes et humbles figures d'hommes et de femmes, surtout de femmes aujourd'hui qui demeurent fidèles dans la souffrance dans la tristesse, une tristesse sans borne, dans la crainte aussi, et qui demeurent fidèles au service de leur maître, à travers la souffrance, à travers la mort dans le tombeau et jusqu'à la résurrection. Retours que cet évangile que nous venons d'entendre et le seul de l'année qui joint le samedi saint et la Pâques.

Tout d'abord l'Église nous présente, nous rappelle la mise au tombeau, mais ensuite ces mêmes femmes qui servirent et qui embaumèrent le corps du sauveur mort, elles-mêmes sont les témoins de la résurrection. Ainsi, elles assistent au scellement du tombeau, puis elles découvrent, sans vouloir savoir à quel moment et de quelle manière cela a pu se passer, que le tombeau est vide. L'évangéliste Mathieu est le seul à préciser qu'un ange vint et roula la lourde pierre du tombeau. Ailleurs, les autres évangiles, constatent que la pierre est roulée, que le tombeau est vide, un ange ou deux anges sont assis dedans.

Particulièrement aujourd'hui lors de cette mémoire des femmes porteuse d'aromates,



il est bon de nous souvenir de ce linceul, de ces linges, de se suaire dont le corps du Christ fut enveloppé. C'est ce suaire qui, par une technique photographique moderne, nous restitue l'image, on peut dire l'original de l'iconographie du Christ dans la tradition à la fois d'Orient et d'Occident. C'est une grande bénédiction pour l'Église, pour l'humanité, que ce suaire soit là, découvert au regard des hommes. C'est aussi une grande épreuve, je pense, de soutenir cette vision de la souffrance crue, brutale du Christ. C'est une vision véritablement insoutenable, si insoutenable qu'on ne peut regarder longtemps ce spectacle. Et de fait, l'Église orthodoxe nous a enseigné, dans le chemin du grand carême de la semaine sainte, à accompagner le Seigneur à travers la passion et la Croix jusqu'à la Pâques, mais aussi à rebours à regarder la Croix dans la lumière pascale, dans la lumière de la résurrection, dans la lumière de la gloire, dans la perspective du repos, du repos de Jésus, du grand sabbat, le grand samedi, quand Dieu lui-même se repose de toutes ses œuvres qu'Il a faites ainsi que le dit le livre de la Genèse, ainsi que le répète l'Église dans le chant du samedi saint.

Que de souffrance contient ce suaire, que de souffrance et aussi que d'amour ! Jésus a vécu jusqu'au bout cette souffrance humaine. Il l'a assumée, il a assumé l'angoisse, on peut dire qu'il a assumé l'angoisse de toute la Terre, de toute la souffrance humaine de tous les temps, passé présent et à venir, il a assumé la tristesse véritablement mortelle, comme il disait à l'agonie, « *mon âme est triste jusqu'à la mort* » (Mathieu 26, 38). Et c'est une tristesse, je dirais, ontologique, une tristesse cosmique qui l'enveloppait, qui l'envahissait profondément. Et Jésus se laissait volontairement envahir par cette tristesse. Dieu en lui n'était pas impassible et indifférent à cette souffrance, à cette ignominie du péché qu'il a pris, à laquelle Jésus s'est identifié. Il a laissé pénétrer en lui jusqu'au bout, jusqu'à l'agonie, jusqu'au cri de rejet : « *Abba, Père, toutes choses te sont possibles, éloigne de moi cette coupe !* »... Mais le cri de résurrection, « *toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux !* » (Mc 14,36).

Jésus n'a donc pas seulement subi ses épreuves comme par une nécessité, une fatalité aveugle qui le pénétrait et devant laquelle il était impuissant, il a assumé ces épreuves, cette tentation, ce duel, ce combat à mort volontairement. Il est monté sur la croix pour ainsi dire plus qu'il n'y a été traîné et élevé. « *Voici, nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré* » (Mt 20, 18)... nous savons que tout le chemin de Jésus vers la Croix a été un chemin volontaire, par conséquent un chemin libre, un chemin vraiment d'amour. Jésus a affronté ces épreuves non pas comme un héros mythologique ou un stoïcien impassible devant la souffrance, mais en vivant cette souffrance d'un amour à la fois divin et à la fois humain. Un amour, comme dit le *Cantique des cantiques*, un amour « *fort comme la mort* » (Ct 8,6). Un amour, comme dit l'Église, plus fort que la mort.

Dans ses souffrances, dans sa passion, Jésus était seul et nous ne devons rien diminuer, rien oublier de cette solitude absolue de Jésus, devant Dieu, devant les hommes. Pourtant sa solitude, sa solitude unique, sa tristesse, sa souffrance ont été partagées. Elles ont été partagées de manière unique en ce vendredi, en ce samedi saint, par ces femmes, porteuses d'aromate et parmi lesquelles nous entrevoyons, bien sûr, la présence et la personne de la Mère de Dieu, ainsi que nous l'apprend l'Église : « *elle a vécu auprès de la Croix, au tombeau, dans le service de l'embaumement. Elle a vécu ainsi, elle prie* ». Elles sentirent, elles compatirent, dans le sens littéral du terme à cette souffrance, à cette solitude, à cette agonie de Jésus. Une différence peut-être entre l'agonie de Jésus et les souffrances de ces femmes, de ces êtres, ces hommes de service modestement devant la Croix et au tombeau, c'est que Jésus a surmonté en lui la crainte : « *Ne craignez pas*, disait-il à ses disciples, *prenez courage car j'ai vaincu le monde !* » (Jean 16, 33). « *Ne craignez pas* », c'est le leitmotiv de la consolation de Jésus avant sa passion.

Les femmes sont dans la crainte longtemps encore, même lorsque l'ange leur apparaît et leur annonce la résurrection du sauveur, elles ne dirent rien car elles avaient peur. Il faut aussi savoir qu'il n'y a pas de honte, dans ces moments d'épreuve infinie, il n'y a pas de honte d'avoir peur, il n'y a pas à nous détourner ni à minimiser cette peur que pouvaient connaître les saints, qu'ont connue les martyrs devant la souffrance, devant la torture, et que nous pouvons connaître aussi dans différentes circonstances de notre vie. Ce sont des choses réelles, c'est la nature humaine qui se révolte contre le mal, contre la souffrance, mais tout en se révoltant, elle va de l'avant dans la puissance, dans la grâce de Dieu, dans l'aide et la consolation de Dieu, elle va au-devant, au-delà, à travers cette souffrance et à travers la mort la peur.

Lorsque le Christ est ressuscité, lorsque la lumière de la résurrection jaillit du tombeau, désormais la crainte est abolie et aussi la souffrance, par ce que dit Jean l'évangéliste tout comme Jésus dans l'Évangile de Jean, parce qu'un homme est né dans le monde. Enfin un homme est né dans le monde, c'est la véritable naissance, la nativité du Seigneur qui pousse en plénitude en ce matin de Pâques. Restent bien sûr vraiment les plaies, les blessures de Jésus, les traces de sa souffrance et les traces de son amour. Mais ses blessures ne sont plus que des stigmates sanguinolents, ce sont des trouées de lumière, ruisselantes de lumière et de vie par lesquelles la Vie même s'écoule, comme le sang qui coule. La vie se répand désormais dans le monde depuis la crucifixion. Tel est le sens de l'eau et du sang qui coulent du côté transpercé de Jésus. Tel et le sens aussi de l'attouchement de Thomas quand Jésus lui propose de s'approcher, de tendre la main et de toucher les plaies du Seigneur. C'est aussi le don de l'Esprit Saint que Thomas reçoit avec huit jours de retard sur les autres apôtres.

Pour terminer, je voudrais simplement rappeler ses paroles des Pères de l'Église et voir comment elles s'appliquent à cet événement de la Croix et aussi à ce service des femmes myrrhophores. Les Pères le disent bien : « *Donne ton sang et reçois l'Esprit !* » « *Donne ton sang* » veut dire « *donne la vie même qui est en toi* ». Il n'y a pas de plus grand amour que donner la vie, c'est-à-dire que de verser son sang pour ceux que l'on aime. « *Alors reçois l'Esprit* »... Jésus donne les deux à la fois, en lui le sang est le signe et lieu majeur de l'Esprit Saint. Chez les Pères de l'Église, la communion au calice avait et elle a encore ce sens de la communion véritable de la participation par l'Esprit Saint. Les pères syriens disaient bien que la coupe eucharistique est pleine de feu et d'Esprit. Par conséquent par le sang de la passion, l'Esprit est communiqué déjà, ainsi qu'il est communiqué aujourd'hui par le sang de l'eucharistie. Il est promis aussi, il est attendu aussi, il est supplié aussi dans ce temps mystérieux entre Pâques et la Pentecôte, ce temps qui est aboli dans le mystère du Christ qui donne des fruits le soir même de sa résurrection. « *Recevez l'Esprit* », c'est un temps qui existe néanmoins dans notre existence humaine et terrestre. Ainsi cet Esprit Saint qui est déjà donné, déjà versé, déjà le prix et la rançon et la récompense du sang versé. Il est pour nous tous, il constitue à la fois la victoire et le dépassement de toutes ces souffrances, ces tristesses, ces angoisses. Il constitue aussi pour nous dans nos épreuves et nos difficultés, la force des meilleurs à travers la crainte, au-delà de la crainte et des souffrances.

Amen